

SOUVENIRS DE RÉSISTANCE *Pour le devoir de mémoire*

Claude Normand, né le 8 mai 1909, décédé le 2 août 2002.

Et son épouse Andrée Normand, née Brossard le 20 août 1912, décédée le 20 mars 2002.

M. et Mme Claude NORMAND Réseau DELBO – PHENIX ; secrétaire de mairie à Pibloux (ancien canton de Sauzé-Vaussais, en Deux-Sèvres).

« En racontant cette drôle de guerre., en pensant aux rêves d'Hitler, à son idée de "Grand-Reich" qu'il aurait voulu, s'ouvrant sur le monde. par la France, sur l'océan.

L'histoire nous apprend que les Anglais avaient eu la même idée. Alors que depuis des siècles, ils occupaient la Bretagne, y ayant déjà établi leur langue. puis, alors qu'ils essayaient d'évincer Charles VII. Jeanne d'Arc vint le trouver. et obtint une armée avec laquelle elle les chassa hors de France. Puis, victorieuse, elle fit sacrer le roi à Reims.

Plus près de nous, l'Allemagne, par deux fois, n'aurait-elle pas voulu, elle aussi, être une grande puissance, ouverte au monde et bordant l'océan.

Cette idée n'était-elle pas l'idée maîtresse d'Hitler qu'il expliquait dans son livre "Mein Kampf", avec la France pour colonie ?

C'est ce que le peuple français a rejeté. "Tous unis pour chasser l'occupant avec la Résistance. suivant le message du Général De Gaulle.

Plusieurs personnes ayant eu écho de nos activités de "Résistants" sous l'occupation "nazie" de la France, c'est-à-dire à la fin de la dernière guerre, m'ont demandé d'en faire le récit.

Jusqu'à maintenant, je n'en avais presque jamais parlé. Mais approchant de la fin de notre vie, je me décide à vous livrer "notre" et "mon" comportement à ce sujet.

Pour que les jeunes générations sachent la vérité.

Un "Poste Emetteur" à la maison.

Un jour de janvier 1943, nous fûmes, ma femme et moi, sollicités d'avoir à héberger, pendant l'été, des soi-disant "MESSIEURS" qui désiraient se reposer à la campagne., et qui exigeaient une chambre à eux, avec le courant lumière. et avec qui nous conviendrions du mode d'hébergement.

Cette exigence nous parut un peu étrange. mais elle ne nous trompa pas par la suite. Notre parti fut pris et la proposition acceptée.

Quelques jours après, une voiture entre dans la cour, avec trois personnes. C'était la première visite de "Jean-Pierre" qui, tout de suite, se renferma dans la chambre, la seule que nous avions, avec sa grosse valise, pendant que le chauffeur accrochait un fil de la fenêtre au portail de la grange. C'est-à-dire d'environ huit à neuf mètres de long. C'était l'antenne.

Désormais nous avons affaire à l'organisation de la "Résistance" contre l'occupant. et, à partir de ce jour, autant ma femme que moi, notre devoir fut de leur faciliter la tâche. Par la suite, tous les huit ou dix jours environ, à date très variable, avec une jeune femme s'appelant "Cathia" et un collègue "Léon Collaert", ils venaient envoyer ou écouter des messages., et repartaient après s'être restaurés de notre mieux. Ils ne s'en allaient jamais sans emporter les meilleures provisions que ma femme tâchait de leur procurer au prix taxé.

Jamais aucun soupçon ne fut porté sur eux. ni sur nous.

Pendant les vingt mois qu'ils sont restés dans le pays, c'est-à-dire du 1er février 1943 au 30 septembre 1944, malgré toutes les recherches faites par les Allemands. pour découvrir "ce poste émetteur clandestin" qu'ils savaient exister dans les environs de Sauzé. Bien souvent,

une patrouille effectuait des rondes, jusque dans les plus petits villages, ou le moindre objet suspendu à un arbre, un mur, ou ailleurs, attirait leur attention.

Bien souvent aussi, pour ne pas dire tous les jours, un petit avion survolait tranquillement toutes les régions autour de Sauzé, en y faisant de grands ronds dans le ciel. Un épervier bien dangereux, il est vrai, mais qui n'a jamais découvert sa proie. Aussi pendant tout le temps des émissions, "Cathia" était toujours dehors. dans le jardin pour voir si le petit avion n'était pas en train d'écouter.

Que dire encore de ces gens plus ou moins "collaborateurs" qui épiaient tous les mouvements et paroles de leurs voisins ?

C'était pour nous, en effet, un danger permanent.

"Jean-Pierre" m'a demandé un jour si je ne pouvais pas lui préparer des actes de naissance, en règle, en prenant par exemple des personnes nées dans la commune, puis décédées et qui auraient pu avoir 35 ou 40 ans. A sa visite suivante, je lui en remis quatre. Car j'oubliais de vous dire que j'étais Secrétaire de Mairie.

Puis, un jour, "Jean-Pierre" déclara qu'il partait pour l'Angleterre. Depuis, plus aucune nouvelle. de lui, ni de ses collègues.

Ce que nous avons fait, ma femme et moi. tout simplement notre devoir.

Nous n'avons jamais touché aucune rémunération de quelque façon que ce soit, car c'était pour "SERVIR LA FRANCE"

Les "Agents" du poste émetteur arrivent dans la cour pour une émission. alors qu'un Officier Allemand est dans la maison avec le Maire et l'Adjoint. A cette occasion, je me permets de vous raconter un fait assez curieux, mais. qui démontre bien l'enjeu de nos responsabilités. C'était le 26 avril 1943. Ce jour-là, devait avoir lieu, à Plibou, un mariage dont la cérémonie avait été fixée à 10 heures à la Mairie.

Vers neuf heures, alors que j'étais en train de me raser, on frappe à la porte et, sans attendre, on ouvre et apparaît un officier allemand, en tenue, avec une serviette sous le bras. Il entre et demande le "Secrétaire de Mairie", puis posant sa serviette sur la table, me dit dans un mauvais français "d'aller chercher le Maire et l'Adjoint et qu'ils viennent ici tout de suite". Comme ils habitaient tous les deux au village de Vauthion à deux kilomètres, je demande à Andrée, mon épouse, d'aller les chercher à vélo. Je restai tout seul avec cet officier et. continuai à me raser. Lui, s'était assis à la table, feuilletant ses papiers. Un moment après, le Maire et l'Adjoint arrivèrent et l'officier, les ayant fait asseoir en face de lui, se leva et alla fermer la porte tout en déclarant : "Fini. plus personne". Il avait été chargé d'une étude agricole de la région, suivant le plan d'Hitler.

Alors qu'ils discutaient, une voiture entra dans la cour. Par la fenêtre, je reconnus "Jean-Pierre" et ses collègues qui venaient pour une émission. Tout de suite, je sortis dans la cour en tirant la porte derrière moi et leur expliquai la situation. Alors reprenant leur valise, ils firent demi-tour.

Dans la maison, ils ne s'étaient aperçu de rien. L'officier allemand, ayant terminé, s'en alla dans une autre commune et pour nous le mariage put se faire.

Ce matin-là, j'avais donc chez moi les deux adversaires, les deux ennemis. avec toutes les conséquences qui auraient pu en découler.

Avec les F.F.I. TABOURDEAU sur la R.N. 10.

C'était, je crois, le 22 juillet 1944.

Ce matin-là, vers huit heures, une voiture s'arrête devant la barrière. C'était Me TABOURDEAU, qui venait me demander de l'emmener avec son groupe à proximité de la R.N.10, entre le village de Traversay et Chaunay, à peu près à la hauteur du village de Tagné, dans les bois qui joignent la N.10 où un convoi allemand devait passer. Ils ne voulaient pas être

vus ni surtout emprunter la route R.D. 112 de Plibou à Chaunay.

Leur véhicule était une camionnette avec trois maquisards et deux mitrailleuses. Je partis donc avec eux et les fit passer par des petits chemins de terre abrités de grosses haies, pour arriver, à travers champs, à un autre petit chemin de terre, allant de Tagné à Van et passant au bord des bois.

Je restai bien derrière, à l'écart.

Sur la route, pas de circulation. Au bout d'un moment, une voiture militaire, venant des Maisons-Blanches, apparut. Puis plusieurs. Quand elles furent bien en vue, du coin du bois, une première rafale, mais de quelques coups seulement car la mitrailleuse s'enraya et ne tira plus. Mais la deuxième reprit avec plusieurs rafales. La réaction ne se fit pas attendre. S'arrêtant immédiatement, plusieurs soldats descendirent, coururent prendre position dans le fossé de la route et nous arrosèrent de plusieurs bonnes rafales successives, pendant tout un long moment. Chez nous, les mitrailleuses s'étaient tues. Pour moi, j'étais étendu dans un fossé. Les balles sifflant coupaient des bouts de branches autour de moi.

Ce ne fut qu'après un certain temps que le calme revint et que nous pûmes retourner à la voiture et rejoindre Plibou. Puis Sauzé, mais à travers champs et par des chemins de terre, comme nous étions venus.

Remettre le courant électrique.

Les Allemands occupaient Sauzé. Un régiment y était au repos, se préparant à aller en Russie, la "Kommandantur" installée à la Mairie. Selon leurs habitudes, toutes les routes y accédant étaient surveillées et ils avaient établi plusieurs cantonnements importants comme à la gare et sur les places. Pour ce, il leur fallait pas mal de courant électrique et ils avaient supprimé tous les branchements qui partaient de Sauzé, ce qui fit qu'un jour, plus aucun courant électrique dans la commune. D'où plus de lumière. plus de postes radio. Comme c'était aussitôt après le débarquement des Américains en Normandie. C'était bien embêtant de ne pas en suivre l'évolution. A ce moment-là, l'abbé Girardeau, curé de Plibou, qui arrivait de captivité (il avait réussi à s'évader du camp où il était) venait tous les jours manger avec nous au repas de midi. Et bien sûr, le grand sujet de conversation, c'était la guerre et surtout le débarquement qui venait de se faire et dont on était sans nouvelles.

C'était, paraît-il, la ligne venant de Plibou et passant par Vauthion et Pollier qui était coupée au troisième poteau. Ce poteau se trouve à la sortie de Limage, sur la route de Vauthion, à environ trois ou quatre cents mètres des maisons de Sauzé et de la R.N. 148. C'était à Limage également que se trouvait le poste du transformateur de Sauzé et ce, non loin de la route de Vauthion. notre route.

Un jour, il fut convenu d'y aller voir.

Le lendemain, nous y voilà partis, à vélo, en suivant la ligne par le chemin le plus près. Nous n'avions rien vu d'anormal sauf au deuxième ou troisième poteau avant le transformateur de Limage. En haut de ce poteau, avait été installé un interrupteur de courant que l'on pouvait manœuvrer d'en bas. Il consistait en deux rangées de sept ou huit gros fils rigides tenus ensemble par le bas, mais que l'on pouvait séparer en les écartant par le haut et, de ce fait, couper le courant au moyen d'une tringle munie d'une grosse poignée isolante descendant jusqu'au pied du poteau. Nous pouvions voir les deux rangées écartées. et bien ouvertes. mais la tringle descendant en bas, ainsi que la poignée, avaient été enlevées. Il fallait donc absolument monter en haut du poteau. Pour cela, il ne fallait pas de courant, donc, le couper à partir du transformateur.

Je décidai d'aller voir le chef de réseau, à Sauzé, M. GIEULE, décédé maintenant.

Je pris mon vélo et me dirigeai vers Sauzé. Je trouvai M. GIEULE, par hasard, dans la rue. Je lui expliquai ma demande et. ce fut convenu pour le lendemain après-midi.

Nous voilà repartis encore, mais cette fois je m'étais muni d'une musette, avec sept ou huit

bouts de fer ronds, de la grosseur du petit doigt et d'environ 40 à 50 centimètres de long.

Allant jusqu'à Limage, je trouve M. GIEULE qui me dit qu'il allait couper le courant. et qu'il attendrait de me revoir pour le remettre.

L'abbé GIRARDEAU restant dans les environs pour surveiller, je pris la musette sur mon dos, avec dedans les tiges de fer.

J'en mis une au travers du poteau, puis une autre un peu plus haut. tout en enlevant celle du bas au fur et à mesure que je montais, pour la remettre un peu plus haut. Arrivé en haut, je fis basculer le côté rabattu, tout en appuyant dessus pour le faire rentrer bien à fond. Je redescendis comme j'étais monté, mais cette fois en remettant dans ma musette tous les bouts de fer, au fur et à mesure de ma descente. Arrivé en bas, bien content de notre travail, je retournai à Limage avertir M. GIEULE, bien content lui aussi.

Dès le soir, avec la lumière, tous les postes de radio pouvaient prendre les nouvelles et écouter Londres et De Gaulle.

Un officier de l'Aviation, égaré à Plibou, avec sa voiture et son ordonnance-chauffeur.

C'était, je crois, vers les mois d'août-septembre. Un après-midi en fin de soirée, un convoi militaire allemand, en carrioles. des soldats fantassins, sans doute, avec équipement et armes, s'arrêtent sur la place du bourg et installent leur campement. Aussitôt, ils mettent des sentinelles sur tous les petits chemins et routes tout autour du bourg.

Or, un peu avant la nuit, une voisine de l'autre bout du bourg vient à la maison, toute décontenancée, pour me dire "qu'ils venaient d'héberger un officier français, de l'aviation, en tenue militaire, avec son chauffeur". Ils venaient d'être parachutés de Londres et étaient chargés par De Gaulle de remettre le plus rapidement possible un pli à Bordeaux. Il ne devait plus y avoir de soldats allemands dans la région. Or, coïncidence, Plibou en était envahi.

Je dis à la voisine que j'allais chez elle mais en faisant un écart par les prés autour du bourg.

L'officier en tenue me montra son pli cacheté à déposer à Bordeaux. Je leur dis tout de suite qu'il leur fallait gagner la "zone libre", c'est-à-dire vers Civray distant d'environ 15 à 20 kilomètres. Mais pour cela, il fallait traverser la R.N.10 Paris-Bordeaux et la ligne de chemin de fer également Bordeaux-Paris, deux grandes voies de communication distantes l'une de l'autre de 4 ou 5 kilomètres, très surveillées par les Allemands.

Je leur proposai de les y conduire le lendemain matin. Le départ fut fixé à neuf heures. Je revins chez moi en contournant le village par les prés. comme j'en étais parti. Mais à l'approche de la route de Sauzé-Vaussais, une sentinelle était là qui la surveillait.

J'attendis un bon moment, peut-être une heure, blotti au fond d'un grand fossé, qu'il fût redescendu à une bonne distance pour ne pas me voir. Il faisait nuit maintenant.

Le lendemain matin, à l'heure dite, je me dirigeai vers le Logis ; c'est le nom de cet ancien château féodal, situé un peu à l'écart du bourg, où m'attendait cet officier français.

Quelle ne fut pas ma surprise en arrivant sur la place de constater que tous les soldats étaient partis. ce qui me soulagea. car leur présence ici aurait été encore un problème.

Au- Logis, tout le monde m'attendait. Je leur expliquai mon plan : gagner au plus tôt la "zone libre", c'est-à-dire Civray.

Pour cela, il nous fallait absolument traverser les deux grandes voies de communication. Il fut convenu de prendre des petits chemins, peu fréquentés. Je montai devant à côté du chauffeur pour lui indiquer l'itinéraire : Plibou, Vauthion, La Morlière, Saint-Saviol. et Civray à travers champs et bois, abrités de grosses haies. A l'approche de la R.N.10 et de la gare, 100 ou 200 mètres avant, la voiture sera garée, invisible, derrière une haie ou des bois ; seul, j'irai voir si la ligne ou la route est libre et sur mon signal, ils pourront avancer.

Pour la route, aucun véhicule, rien en vue, sauf au loin, mais bien loin ; aussi sommes-nous passés sans difficulté. Toujours sur notre petit chemin, à travers bois, nous arrivons au passage à niveau, au nord de la gare. Il était ouvert. Ne voyant personne, nous partons en

direction de Civray, contournant, à l'écart, les. dernières maisons du village. C'est alors qu'il nous fallait longer un grand mur, clôturant un terrain de football.

Arrivés à cinq ou six mètres du bout, débouchent de derrière ce mur, 6 ou 7 soldats du maquis, en armes, et qui, nous barrant la route, nous somment d'arrêter. Je fais signe au chauffeur d'obtempérer. J'ai compris tout de suite que j'avais gagné et bientôt, après explications, bien sûr, ils prennent ma place en direction de Civray et se chargent de conduire eux-mêmes cet officier jusqu'à Bordeaux.

Ma mission était terminée.

Reprenant à l'envers le chemin que nous venions de faire, je revins à Plibou, à pied. et c'est vers trois heures de l'après-midi que je pus "manger la soupe" avec mon épouse qui m'attendait. »

Claude Normand

Source : SEFCO

Copie du dossier : <http://combattantsdumellois.fr/NORMAND%20CLAUDE%20SOUVENIR%20RESISTANT.html>